

16
1^{er} OCTOBRE 1948

LES AGREMENTS DE BUDAPEST

J'AI déjà dit le magnifique élan de la Reconstruction hongroise, le miracle des six ponts de Budapest, surgis du fond des ondes et ressuscités par ce magicien de génie, M. Gero, ministre des Transports ; j'ai parcouru à l'est de la ville et pendant trois cents kilomètres, la « puszta », cette campagne, aussi fertile et bien plus vaste que notre Beauce où des paysans, naguère esclaves, cultivent avec amour la terre qui désormais leur appartient ; j'ai admiré le mystique enthousiasme des étudiants qui, tout en s'acharnant pour acquérir dans les collèges populaires, cette culture dont leurs pères furent si longtemps privés, tiennent à se mêler intimement à la vie sociale de leur pays pour le soulever et l'entraîner vers le progrès. Oui, j'ai vu tout cela en Hongrie et bien d'autres choses encore.

Aujourd'hui, je voudrais simplement évoquer les agréments de Budapest, capitale entre toutes charmante, à laquelle son ardeur pour le travail n'a fait perdre aucune de ses grâces d'antan.

Et, d'abord — à tout seigneur ! — le Danube, roi des fleuves, qui décote entre Pest, la ville moderne et Buda, l'antique cité encore en ruines, une courbe d'une splendeur sans pareille, portant sur ses eaux puissantes, couleur de topaze moirées d'argent, vapeurs blanches, remorqueurs, péniches et chalands dont les sirènes ne cessent de pousser leurs grands cris passionnés.

Il porte aussi deux îles, dont l'une, l'île Marguerite, lorsque je la vis pour la première fois, brillait de tout son feuillage printanier, comme une émeraude au soleil. Elle garde l'éternelle jeunesse de la princesse dont elle prit le nom et qui, reléguée par le roi son père, dans un monastère dont on voit encore les ruines y mourut dans toute la fleur de son adolescence. Saccagé par la guerre, son beau parc en mai dernier renaissait avec hardiesse, avec gaieté. Il appartenait naguère à des sociétés privées dont seuls les membres étaient admis ; aujourd'hui, il est largement ouvert au peuple. Ses arbres, abattus et tronqués par la mitraille, cachaient leurs blessures sous une broderie de fleurs ; un hôtel tout neuf aux formes gracieuses accueillait déjà les touristes et je vis se dérouler, dans la piscine d'hiver à l'eau tiède et bleue, une partie de water-polo.

Au dehors, des piscines, encore des piscines et des bassins, disposés avec art et entourés de pelouses en pente d'une fraîcheur qui évoque celles de la vieille Albion, attendaient l'été. Et j'imaginai les corps robustes et bronzés s'ébattant dans les nappes liquides, ou étendus au soleil sous les

gouttelettes en fusée des jets d'eau. Spectacle dont j'avais pu maintes fois jouir dans mon hôtel même, en même temps que de tous les jeux nautiques que se disputaient hommes, femmes et enfants. Car les piscines sont un des agréments de Budapest.

Il y en a bien d'autres. Par exemple, les collines boisées qui posent au-dessus du front de la ville leur léger diadème vert. On peut les parcourir, à cheval, en voiture ; on peut y pique-niquer en famille. Ça et là dans la verdure, sont enfouies villas, restaurants et cafés avec des terrasses et des frontons de bois découpé comme

par
Andrée VIOLLIS

les chalets suisses, d'où s'échappent des sons de violon, de chants et des rires. On y a la plus belle vue sur le fleuve et sur la cité qui, sous une brume de fine mousseline, déroule ses clochers à pointe et à bulbe émergeant du flot de ses toits pressés.

Retournons-y. Dans les larges boulevards au strict alignement, on aperçoit bien de temps à autre des maisons qui manquent comme une dent dans une mâchoire bien soignée ; d'autres à la façade noircie, aux fenêtres béantes semblent d'abord des coquilles vidées ; mais regarde-t-on avec plus d'attention, on s'aperçoit que certains étages sont vivants ; les vitres luisent sous des rideaux blancs, les balcons sont ornés de fleurs. Des élégantes à l'allure svelte et cambrée, aux yeux spirituels flânent et s'arrêtent devant les vitrines qui arborent des robes, des chapeaux, de fines lingerie de soie, des sacs et babioles dignes de toutes les grandes capitales. Quant aux magasins d'alimentation, ils regorgent de vivres. Et que dire des pâtisseries, si nombreuses, où l'on peut déguster d'admirables gâteaux moelleux, fourrés de crème fraîche et fouettée, délicatement parfumés ? Je me souviens surtout de certaine petite pâtisserie, là-bas, tout en haut de Buda. Miraculeusement égarée au milieu des palais en ruine, elle a gardé son décor d'il y a cent ans, meubles et gravures délicieusement désuets, en même temps que de précieuses recettes, léguées par des ancêtres de génie...

Et ce ne sont pas seulement les pâtisseries mais toute la cuisine hongroise, seule en Europe digne de la cuisine française, celle d'autrefois, qui, par le raffinement de ses sauces et l'incomparable saveur de ses « gonyaches », vaut un reconnaissant hommage. Malgré son souci de modernisation, Budapest a jusqu'ici échappé à l'horrible emprise de la chimie culinaire des Etats-Unis dont les boîtes de conserves, véritables boîtes de Pandore, sont en passe de contaminer le monde. Que le ciel soit loué !

Le soir, voici les orchestres tziganes dont les longs accents, d'une langueur à la fois voluptueuse et endiablée, savent si bien râper les nerfs et gonfler de souples les cœurs émus. Ce sont aussi les chants et les

danses. Pas une réunion qui ne se termine par des czardas exécutées en costume national, car filles et garçons dansent aussi naturellement qu'ils respirent. Mais les danses masculines sont peut-être les plus originales.

Je me souviens d'une soirée dans un collège populaire de la ville. On avait parlé, discuté, chanté. Tout à coup deux jeunes gens se lèvent, grands, beaux, d'une beauté formant le plus étrange contraste : l'un en chemise rouge, brun comme un Espagnol, cheveux en révolte, prunelles de flamme ; l'autre, blond comme un étudiant d'Oxford, avec une chemise et des prunelles du même bleu intense, tous deux portant de ces bottes collantes qui laissent aux jambes toute leur sveltesse. Ils s'élancent sur le rythme fougueux et même un peu sauvage d'une vieille dans paysanne datant du lointain des âges ; leurs jambes ont d'abord l'élégance précise d'un cheval qui caracole ; puis ils s'animent peu à peu, accélèrent leurs mouvements, et s'assenant sur les cuisses des claques furieuses, bondissent avec des cris aigus, frappent le sol de leurs talons, foncent et terminent par le plus frénétique des galops. C'est le sang farouche, indompté de leurs ancêtres mongols qui bouillonne dans les veines de ces jeunes démocrates, épris de discipline marxiste.

Mais le charme le plus irrésistible de Budapest tient encore et surtout à ses habitants, à leur souriante hospitalité à leur grâce chevaleresque à leur esprit, à leur fantaisie. Du paysan de la « puszta » au poète et à l'homme d'Etat, ils vous témoignent la même « gentillesse », la même confiance, ils vous ouvrent également leur foyer et leur cœur. Pour me borner à un détail, la Hongrie est, je crois, le seul pays où le ministre, le fonctionnaire le chef de bureau que l'on vient interviewer ou consulter, dans son cabinet vous offre — et avec quel sourire ! — une tasse de thé, un verre de vin ou de liqueur, comme pour affirmer qu'il vous reçoit en ami. Jamais je n'oublierai l'accueil que me firent les écrivains et les journalistes, parmi les plus connus de Budapest, la chaleur si amicale de leurs regards et les paroles délicates qu'ils trouvèrent pour célébrer la France, que beaucoup connaissaient et aimaient.

Quant à leur générosité, elle est aussi magnifique et déconcertante que celle des Roumains. A peine ose-t-on admirer une fleur, un objet d'art ou même un bijou tant on craint qu'on vous le tende avec un sourire qui supplie et commande.

A la fin de cet étonnant Congrès des femmes démocratiques hongroises auquel j'assistais, et qui représentait un million et demi de femmes de toutes classes, cette générosité prit des proportions épiques : des cadeaux par centaines, par milliers peut-être, apportés par les délégués des provinces aux dirigeantes de leur mouvement, vinrent s'abattre sur la longue tribune, submergeant de leur flot membres du bureau et personnalités : tapis, broderies précieuses, poteries populaires, vanneries d'une incroyable finesse, gâteaux de féerie, montagns de fleurs tant na-

(Suite page 6)

tuelles qu'artificielles, portées par des paysannes en somptueux costume, elles-mêmes pareilles à des fleurs et jusqu'à des colombes d'un blanc immaculé dans une cage en forme de maison paysanne, symbolisant la paix, but principal de ce congrès féminin. Tous ces cadeaux, combialent d'un égal plaisir celles qui les offraient, celles qui les recevaient, celles qui les contemplaient avec des cris d'admiration. Personne ne fut oublié, pas même la modeste invitée que j'étais. Et je me revois, chargée de dons, serrant entre mes bras une bonbonne de vin de Tokay, cravatée aux couleurs hongroises, dont le liquide doré, moelleux et généreux devait faire le bonheur de certains Parisiens.

Et j'évoque aussi cette inoubliable soirée dans une cave aux voûtes cintrées, bordée d'énormes futailles, une cave historique où dans la forte odeur du vin se réunissaient clandestinement avant la libération les résistants de Budapest.

— Oui, cette cave était mon bou-doir ! me dit en riant une charmante femme écrivain.

Venus pour célébrer je ne sais quel anniversaire de l'époque des luttes et des mortels dangers, il y avait là une trentaine de femmes et d'hommes importants : des députés, des ministres, de hauts fonctionnaires, des écrivains, des journalistes et même des généraux. Tous avaient travaillé ce jour-là comme chaque jour dix, douze et même quatorze heures à reconstruire le pays, à édifier leur Etat socialiste. Mais ce soir-là, ils oubliaient, avec la mort qu'ils avaient naguère frôlée, le poids des honneurs et des responsabilités qui chargeaient leurs épaules. Ils n'étaient plus que des enfants en vacances.

Le vin coulait à flots, dix crus des vins rares dont on me citait le nom, l'âge et les titres de noblesse car les Hongrois sont peut-être plus connaisseurs que les Français. Ces vins précieux arrosaient des petits pâtés croustillants, de sandwiches au foie gras, des gâteaux à la crème. Et bientôt la cave s'emplit de chants : vieilles chansons populaires, nostalgiques et passionnées, chants déchirants des

futailles, cambrant la taille, claquant du talon, s'enlevant par bonds aériens jusqu'aux voûtes blanches.

Oh ! mes amis hongrois, vous dont je connais les souffrances et l'héroïsme de jadis comme le prodigieux labueur d'aujourd'hui, c'est dans vos

rare instants de détente que j'aime à penser à vous, à votre esprit, à votre gaieté, à votre grâce affectueuse à votre sourire, à tout ce charme léger et tendre qui flotte dans l'air de Budapest... M'en voudriez-vous ?

Andrée VIOLLIS.

à l'est de la ville et pendant trois cents kilomètres, la « puszta », cette campagne, aussi fertile et bien plus vaste que notre Beauce où des paysans, naguère esclaves, cultivent avec amour la terre qui désormais leur appartient ; j'ai admiré le mystique enthousiasme des étudiants qui, tout en s'acharnant pour acquérir dans les collèges populaires, cette culture dont leurs pères furent si longtemps privés, tiennent à se mêler intimement à la vie sociale de leur pays pour le soulever et l'entraîner vers le progrès. Oui, j'ai vu tout cela en Hongrie et bien d'autres choses encore.

Aujourd'hui, je voudrais simplement évoquer les agréments de Budapest, capitale entre toutes charmante, à laquelle son ardeur pour le travail n'a fait perdre aucune de ses grâces d'antan.

Et, d'abord — à tout seigneur ! — le Danube, roi des fleuves, qui décèle entre Pest, la ville moderne et Buda, l'antique cité encore en ruines, une courbe d'une splendeur sans pareille, portant sur ses eaux puissantes, couleur de topaze moirées d'argent, vapeurs blanches, remorqueurs, péniches et chalands dont les sirènes ne cessent de pousser leurs grands cris passionnés.

Il porte aussi deux îles, dont l'une, l'île Marguerite, lorsque je la vis pour la première fois, brillait de tout son feuillage printanier, comme une émeraude au soleil. Elle garde l'éternelle jeunesse de la princesse dont elle prit le nom et qui, reléguée par le roi son père, dans un monastère dont on voit encore les ruines y mourut dans toute la fleur de son adolescence. Saccagée par la guerre, son beau parc en mal dernier renaissait avec hardiesse, avec gaieté. Il appartenait naguère à des sociétés privées dont seuls les membres étaient admis ; aujourd'hui, il est largement ouvert au peuple. Ses arbres, abattus et tronqués par la mitraille, cachait leurs blessures sous une broderie de fleurs ; un hôtel tout neuf aux formes gracieuses accueillait déjà les touristes et le vis se dérouler, dans la piscine d'hiver à l'eau tiède et bleue, une partie de water-polo.

Au dehors, des piscines, encore des piscines et des bassins, disposés avec art et entourés de pelouses en pente d'une fraîcheur qui évoque celles de la vieille Albion, attendaient l'été. Et j'imaginai les corps robustes et bronzés s'ébattant dans les nappes liquides, ou étendus au soleil sous les

des agréments de Budapest. Il y en a bien d'autres. Par exemple, les collines boisées qui posent au-dessus du front de la ville leur léger diadème vert. On peut les parcourir, à cheval, en voiture ; on peut y pique-niquer en famille. Ça et là dans la verdure, sont enfouis villas, restaurants et cafés avec des terrasses et des frontons de bois découpé comme

par Andrée VIOLLIS

les chalets suisses, d'où s'échappent des sons de violon, de chants et des rires. On y a la plus belle vue sur le fleuve et sur la cité qui, sous une brume de fine mousseline, déroule ses clochers à pointe et à bulbe émergeant du flot de ses toits pressés.

Retournons-y. Dans les larges boulevards au strict alignement, on aperçoit bien de temps à autre des maisons qui manquent comme une dent dans une mâchoire bien soignée ; d'autres à la façade noire, aux fenêtres béantes semblent d'abord des coquilles vidées ; mais regarde-t-on avec plus d'attention, on s'aperçoit que certains étages sont vivants ; les vitres luisent sous des rideaux blancs, les balcons sont ornés de fleurs. Des élégantes à l'allure svelte et cambrée, aux yeux spirituels flânent et s'arrêtent devant les vitrines qui arborent des robes, des chapeaux, de fines lingerie de soie, des sacs et babioles dignes de toutes les grandes capitales. Quant aux magasins d'alimentation, ils regorgent de vivres. Et que dire des pâtisseries, si nombreuses, où l'on peut déguster d'admirables gâteaux moelleux, fourrés de crème fraîche et fouettée, délicatement parfumés ? Je me souviens surtout de certaine petite pâtisserie, là-bas, tout en haut de Buda. Miraculeusement épargnée au milieu des palais en ruine, elle a gardé son décor d'il y a cent ans, meubles et gravures délicieusement désuets, en même temps que de précieuses recettes, léguées par des ancêtres de génie...

Et ce ne sont pas seulement les pâtisseries mais toute la cuisine hongroise, seule en Europe digne de la cuisine française, celle d'autrefois, qui, par le raffinement de ses sauces et l'incomparable saveur de ses « gouches », vaut un reconnaissant hommage. Malgré son souci de modernisation, Budapest a jusqu'ici échappé à l'horrible emprise de la chimie culinaire des Etats-Unis dont les boîtes de conserves, véritables boîtes de Pandore, sont en passe de contaminer le monde. Que le ciel soit loué !

Le soir, voici les orchestres tziganes dont les longs accents, d'une langue à la fois voluptueuse et endiablée, savent si bien râper les nerfs et gonfler de soupirs les cœurs émus. Ce sont aussi les chants et les

Je me souviens d'une soirée dans un collège populaire de la ville. On avait parlé, discuté, chanté. Tout à coup deux jeunes gens se lèvent, grands, beaux, d'une beauté formant le plus étrange contraste : l'un en chemise rouge, brun comme un Espagnol, cheveux en révolte, prunelles de flamme ; l'autre, blond comme un étudiant d'Oxford, avec une chemise et des prunelles du même bleu intense, tous deux portant de ces bottes collantes qui laissent aux jambes toute leur sveltesse. Ils s'élancent sur le rythme fougueux et même un peu sauvage d'une vieille dans paysanne datant du lointain des âges ; leurs jambes ont d'abord l'élégance précise d'un cheval qui caracole ; puis ils s'animent peu à peu, accélèrent leurs mouvements, et s'assenant sur les cuisses des claques furieuses, bondissent avec des cris aigus, frappent le sol de leurs talons, foncent et terminent par le plus frénétique des galops. C'est le sang farouche, indompté de leurs ancêtres mongols qui bouillonne dans les veines de ces jeunes démocrates, épris de discipline marxiste.

Mais le charme le plus irrésistible de Budapest tient encore et surtout à ses habitants, à leur souriante hospitalité à leur grâce chevaleresque à leur esprit, à leur fantaisie. Du paysan de la « puszta » au poète et à l'homme d'Etat, ils vous témoignent la même « gentillesse », la même confiance, ils vous ouvrent également leur foyer et leur cœur. Pour me borner à un détail, la Hongrie est, je crois, le seul pays où le ministre, le fonctionnaire, le chef de bureau que l'on vient interviewer ou consulter, dans son cabinet vous offre — et avec quel sourire ! — une tasse de thé, un verre de vin ou de liqueur, comme pour affirmer qu'il vous reçoit en ami. Jamais je n'oublierai l'accueil que me firent les écrivains et les journalistes, parmi les plus connus de Budapest, la chaleur si amicale de leurs regards et les paroles délicates qu'ils trouvèrent pour célébrer la France, que beaucoup connaissaient et aimaient.

Quant à leur générosité, elle est aussi magnifique et déconcertante que celle des Roumains. A peine ose-t-on admirer une fleur, un objet d'art ou même un bijou tant on craint qu'on vous le tende avec un sourire qui supplie et commande.

A la fin de cet étonnant Congrès des femmes démocratiques hongroises auquel j'assistais, et qui représentait un million et demi de femmes de toutes classes, cette générosité prit des proportions épiques : des cadeaux par centaines, par milliers peut-être apportés par les délégués des provinces aux dirigeantes de leur mouvement, vinrent s'abattre sur la longue tribune, submergeant de leur flot membres du bureau et personnalités : tapis, broderies précieuses, poteries populaires, vanneries d'une incroyable finesse, gâteaux de féerie, montagnes de fleurs tant na-

(Suite page 6)

turelles qu'artificielles, portées par des paysannes en somptueux costume, elles-mêmes pareilles à des fleurs et jusqu'à des colombes d'un blanc immaculé dans une cage en forme de maison paysanne, symbolisant la paix, but principal de ce congrès féminin. Tous ces cadeaux combaient d'un égal plaisir celles qui les offraient, celles qui les recevaient, celles qui les contemplaient avec des cris d'admiration. Personne ne fut oublié, pas même la modeste invitée que j'étais. Et je me revois, chargée de dons, serrant entre mes bras une bonbonne de vin de Tokay, cravatée aux couleurs hongroises, dont le liquide doré, moelleux et généreux devait faire le bonheur de certains Parisiens.

Et j'évoque aussi cette inoubliable soirée dans une cave aux voûtes cintrées, bordée d'énormes futailles, une cave historique où dans la forte odeur du vin se réunissaient clandestinement avant la libération les résistants de Budapest.

— Oui, cette cave était mon bou-
doir ! me dit en riant une charmante femme écrivain.

Venus pour célébrer je ne sais quel anniversaire de l'époque des luttes et des mortels dangers, il y avait là une trentaine de femmes et d'hommes importants : des députés, des ministres, de hauts fonctionnaires, des écrivains, des journalistes et même des généraux. Tous avaient travaillé ce jour-là comme chaque jour dix, douze et même quatorze heures à reconstruire le pays, à édifier leur Etat socialiste. Mais ce soir-là, ils oubliaient, avec la mort qu'ils avaient naguère frôlée, le poids des honneurs et des responsabilités qui chargeaient leurs épaules. Ils n'étaient plus que des enfants en vacances.

Le vin coulait à flots, dix crus des vins rares dont on me citait le nom, l'âge et les titres de noblesse car les Hongrois sont peut-être plus connaisseurs que les Français. Ces vins précieux arrosaient des petits pâtés croustillants, de sandwiches au foie gras, des gâteaux à la crème. Et bientôt la cave s'emplit de chants : vieilles chansons populaires, nostalgiques et passionnées, chants déchirants des brigades internationales d'Espagne où plusieurs des invités avaient combattu, chants russes d'un ampleur grave et magnifique, ou bien vifs et moqueurs, les couplets alternés que se lancent filles et garçons, là-bas dans les villages de la steppe. Et encore des chansons anticléricales, spirituelles et mordantes comme nos fabliaux du moyen âge.

Les yeux étincelaient, les rires sonnaient, boutades et réparties se croisaient en feux d'artifice. Et tout à coup sans qu'on y prit garde tant c'était naturel, attendu, tous ces personnages se prirent à danser entre les

futailles, cambrant la taille, claquant du talon, s'enlevant par bonds aériens jusqu'aux voûtes blanches.

Oh ! mes amis hongrois, vous dont je connais les souffrances et l'héroïsme de jadis comme le prodigieux labreur d'aujourd'hui, c'est dans vos

rare instants de détente que j'aime à penser à vous, à votre esprit, à votre gaieté, à votre grâce affectueuse à votre sourire, à tout ce charme léger et tendre qui flotte dans l'air de Budapest... M'en voudriez-vous ?

Andrée VIOLLIS.